

SHÉYEN GAMBOA

HIP HOP

L'HISTOIRE DE LA DANSE

Préface de JoeyStarr

scali

À Milane, qui a vu le jour en même temps que ce livre.

20080188

© Éditions Scali, 2008 – Première édition
80, rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris
www.scali.net
ISBN 978-2-35012-241-0

PRÉFACE

JOEYSTARR

D'un seul coup, tu brilles. Quand tu arrives d'un coin pourri comme celui d'où je viens, avec la danse, tu as l'impression de faire quelque chose, de marquer l'époque ou même ton territoire. Ça a toujours été ma motivation.

Au départ, avec mes gars, on dansait funk et jazz rock au Bataclan. On était dans les jeux de jambes. On allait danser contre les Dominique Lesdema et tout ça. Il y avait des rendez-vous réguliers au Trocadéro. On ne les ratait jamais. Un après-midi d'été, on est arrivés et il y avait ces Américains qui étaient là avec leur gros

poste et tout a changé pour nous. On est revenus tous les jours pendant deux mois, et à chaque fois on avait l'impression qu'ils faisaient quelque chose de nouveau. Ils étaient dans l'electric boogie. On était surtout très impressionnés par eux, la taille de leur poste, la musique qu'ils écoutaient, Herbie Hancock, etc. On est tombés dedans.

À ce moment-là, le hip hop n'était que danse. Je dansais debout, je ne descendais pratiquement pas au sol. Quand j'y pense, on se nourrissait de miettes. Une minute de démo du Rock Steady Crew dans telle émission, trente secondes de *Beat Street* dans telle autre. On est partis dans la reproduction. J'ai même été voler des gants blancs aux Galeries Lafayette. Fallait le faire ! Au départ, on faisait le « moonwalk » et là tout le monde hurlait, alors tu le faisais pendant une demi-heure ! Dès que quelqu'un dansait au Trocadéro, il y avait un cercle autour. Et si quelqu'un poussait de derrière pour voir, on lui disait : « Mais t'es qui, toi ? » C'était un truc de garçons.

La danse hip hop est un challenge constant. Ce qui nous a fait évoluer, c'est qu'en face il y avait toujours de la concurrence. On est vite rentrés dans les clashes et les battles. Limite, il n'y avait que ça. On voulait toujours

faire mieux, ou alors on était dans l'état d'esprit « Je ne danse pas parce qu'ici, il y a trop de pompeurs ! ». Dès que quelqu'un venait faire une démo, il fallait surenchérir. Dès qu'on savait que quelqu'un dansait dans une banlieue, on y allait avec nos grosses têtes. On venait les mettre à l'amende sur leur propre terrain. Il y avait de l'humiliation. On savait qu'on prenait le risque de finir par courir sur les rails jusqu'à Gare du Nord.

Il y avait toujours cette concurrence, jusque dans la salle d'entraînement. Quand il y avait trop de miroirs, on se disait entre nous : « Non, ne fais pas cette phase, fais gaffe, il te mate ! » Et si quelqu'un avait le malheur de te ressortir un de tes mouvements, on s'embrouillait, on en venait aux mains. En boîte, on pouvait attraper un mec parce qu'il avait repris une de nos phases. Comme si on l'avait déposée... Ce qui dynamisait la danse hip hop, c'est que ça ne se passait pas juste dans les salles de danse. Dehors, il y a des têtes et des rumeurs, c'était un microcosme. Pour moi, le danseur à abattre, c'était Junior. Il faisait vraiment mal et il avait une certaine fraîcheur. Je n'avais aucune animosité contre lui. Il est arrivé lorsque nous étions un peu sur le déclin, mais on voulait toujours avoir le monopole. On se blessait, on avait mal, on collectionnait les

blessures. Tout ça pour que la finalité soit juste d'aller frimer en discothèque. C'était quand même ridicule... Mais c'était fort.

Les mecs de la cité, à part dealer et jouer au ballon contre le mur, ne connaissaient pas grand-chose. Ils nous voyaient partir tôt avec nos gants blancs et nos « fat laces », et ne comprenaient rien. Il fallait vraiment qu'on ait la tête dedans parce que vu les chambrettes qui fusaient dans tous les sens, il y en a plus d'un qui aurait arrêté, mais nous, non, au contraire. Je ne me serais jamais levé pour aller à l'école ou pour aller travailler mais être au garde-à-vous à 8 heures du matin pour la danse, c'était possible. Je n'en reviens toujours pas. Un gars nous prêtait une salle pour nous entraîner à Créteil. Et c'était parti, Kool Shen et moi, on quittait Saint-Denis avec un lino de trois mètres de long. Aux heures de pointe, les gens dans le métro nous regardaient bizarrement. Mon père a même cru que j'avais trouvé du boulot. Je n'ai jamais pu reproduire ça.

Avec Kool Shen, on a été Aktuel Force. Avec eux, on partait à l'aventure. On se faisait des week-ends à Deauville, comme les gens bien nés, sauf que, nous, on n'avait pas peur. On prenait le train sans billet, toujours avec notre lino. On dansait dans la rue pour ramasser des sous. Le soir, on dormait sous le lino ! On s'est fait

serrer plusieurs fois pour vagabondage. En plus, on avait Bouda avec nous qui avait à peine douze ans. À l'époque, on disait aux gens qu'on était danseurs, mais avec notre tenue, survêtement étroit en nylon Adidas, les gants blancs et la casquette, personne ne nous croyait. Tu es confronté à tout ça. Chez toi, on se fout de ta gueule parce que tu dances. Dehors, c'est pareil. Alors ça te conforte dans ce petit milieu. Là, au moins, tu peux être le premier !

À l'époque de l'émission de télé *H.I.P. H.O.P.* de Sidney, on était à fond dedans, mais on avait l'œil critique de la rue. Ce qui se fait à la télé, tu penses que c'est un travail de déconstruction. Avec le recul, je pense que chaque chose a contribué à ce que le hip hop est aujourd'hui. On y voyait des images de New York, et on restait braqués. C'était une des très rares sources d'information pour nous. Mais quand on voyait les Paris City Breakers danser, on disait : « Maintenant, les danseurs de Sidney, poussez-vous, on va vous montrer ce que c'est que la danse. » Il se passait un vrai truc, en bas, dans la rue. On avait un vrai niveau. Quand les Magnificent Force venaient en France, ils n'arrivaient pas en territoire conquis. J'ai fait des battles contre les Américains, au Globo. Mohamed des

Magnificent Force, je l'ai souvent eu en face de moi. Il fallait que personne ne danse, sinon on était là. L'âge aidant, je me dis que cette émission, c'était un mal pour un bien. À l'époque, on était trop dans le truc : « Ce n'est pas nous, alors c'est de la merde ! » Aujourd'hui, je me dis qu'il fallait quand même le vendre à TF1, ce concept !

J'ai été prof de danse en Italie, dans la plus grande école de danse de Milan, la Kundalia. Au départ, un gars nous repère et nous emmène en Italie pour une semaine de démonstration. Finalement, on est restés un an et demi. L'organisateur nous a proposé d'enseigner. J'avais une vingtaine d'élèves derrière moi qui suivaient mon cours d'electric boogie. J'étais encore mineur et eux n'étaient pas des jeunes ! On avait un appartement, on nous sortait le soir, on nous faisait faire des télés. On a même signé des autographes. Alors que dans nos familles, on avait plutôt intérêt à ne pas dire qu'on dansait ou on était la risée de tous, là-bas, on nous traitait comme des stars. On admirait ce qu'on faisait, on était respectés, et pas uniquement dans le microcosme du hip hop. Ça m'a beaucoup apporté en confiance. À un moment donné, je me suis demandé si j'allais rentrer... Et puis j'ai été expulsé.

Je suis parti à l'armée, et ça a été la fin de ma carrière de danseur.

Ce qui me plaît dans la danse hip hop en France, c'est que c'est fédérateur. Tu es bon, et c'est tout. On va au-delà des clivages noirs/blancs existant aux États-Unis. Et ça, ça m'a toujours porté. Nous, les mecs d'en bas, à un moment donné, on avait quand même besoin d'avoir autre chose que les mobylettes et les bastons. On avait besoin de quelque chose de culturel, et donc de positif. La danse hip hop a, pour moi, joué ce rôle-là. Pour danser, tu n'as besoin de rien, parfois même pas de musique. C'est un art fait pour nous.

Je comprends le jeune qui se met à danser aujourd'hui. Je comprends ce qui se passe dans sa tête. D'ailleurs, je préfère le voir là qu'ailleurs. Si tu ne vas pas chercher ce truc indéfinissable qu'il y a dans le hip hop, l'école ne va pas te le donner. Il n'y a pas d'équivalent. Si tu ne vas pas fouiller toi-même, si tu ne t'arrêtes pas pour observer, pour t'imprégner de ce que c'est réellement, tu passes à côté. Tu dois faire tes recherches. Personne ne viendra te chercher. Il faut tout prendre et, nous, on l'a pris.

Forcément, je suis toujours réceptif et sensible à la danse. J'ai toujours des réminiscences. Grâce à la

danse, j'ai fait mes premières scènes, mes premiers voyages. Je n'aurais jamais imaginé que ça puisse durer. Je n'aurais jamais imaginé non plus que ça danserait un jour dans tous les pays. Je vois toujours les danseurs qui passent devant une glace se mettre à danser automatiquement. « C'est pas moi, c'est mon corps ! » Quand je vois les petits jeunes danser la tecktonik n'importe où, dès qu'il y a un reflet, en s'en foutant de ce qu'il y a autour, je me dis qu'à l'époque, on était exactement comme eux.

Je trouve ça beau quelqu'un qui bouge, qui cherche la perfection, qui vibre avec la musique. Le danseur mouille le maillot, se prend la tête à chercher sa musique. Je trouve que la danse, c'est quelque chose qu'on peut qualifier de « plein ». Tu cherches à dégager quelque chose que tu as à l'intérieur et tu développes ton aura.

Aujourd'hui, je danse sur scène, et je reproche à la musique que je fais et à ceux qui font du rap français que justement, ça ne danse pas. Les mecs ont des trucs à dire mais, sortis de la victimisation, ils oublient de nous faire vibrer. Ça fait défaut au rap français en général. Alors que pour moi, c'est le premier truc que j'écoute. Au départ, un morceau doit *bouncer* et si c'est

le cas, j'ai envie d'écouter ce que dit le mec. Tous les messages peuvent passer quand ça danse.

La danse hip hop est quelque chose qui nous appartient. Il y a notre nom écrit dessus.

JoeyStarr
février 2008

PROLOGUE

Il n'y a pas une histoire de la danse hip hop, mais plusieurs versions d'une même histoire. Il serait prétentieux de vouloir l'écrire aujourd'hui, alors qu'elle ne cesse d'être en ébullition. Comme dans tous les courants culturels récents, ses pionniers sont encore vivants, mais souvent méconnus des nouvelles générations. On se dispute toujours la paternité de certaines techniques, l'origine géographique de certains styles. L'histoire s'écrit.

Je m'efforce ici de conter ce qui m'a été conté, de relater ce que j'ai pu voir. Ces petites histoires de la danse hip hop, c'est dix-huit ans de parcours, de rencontres, d'interviews, de battles et de vécu... Le mien, celui d'une passionnée de danse devenue journaliste par amour pour le hip hop.

I
NEW YORK CITY RAP TOUR

C'est par la danse que tout a commencé, et c'était en 1982. Comme son nom ne l'indique pas, le *New York City Rap Tour*, qui passe par Paris, met en vedette un groupe de danseurs hors du commun doté d'un style jamais vu en France. Le Rock Steady Crew créera des dommages irréparables dans toute l'Europe.

Flash-back. Depuis la libération de la bande FM en 1981, quelques émissions de radio assez pointues rendent compte d'un phénomène musical venu des rues de New York : le rap. Les oreilles averties s'initient à ce nouveau courant de ce côté de l'Atlantique et découvrent tout un mouvement culturel...

Samedi 27 novembre 1982, il est 20 heures à l'hippodrome de Pantin. Cinquante francs en poche et les spectateurs vont pouvoir assister au nouveau débarquement américain, à la revanche d'une jeunesse française «black blanc beur» sur le mouvement new wave régnant. La nuit est glaciale. Une foule hétéroclite se presse devant les portes de l'hippodrome. Des jeunes mais aussi des moins jeunes. Des branchés et des banlieusards. Cette foule ne sait pas encore ce qui l'attend. Elle va être le témoin privilégié de la contamination de l'Hexagone par le phénomène hip hop. D'après la rumeur et le magazine *Actuel*, des danseurs ahurissants défieraient les lois de la gravité et feraient valser les préjugés. On dit que New York, capitale des nouvelles tendances, en est folle. Paris, capitale de la culture, va-t-elle mordre à l'hameçon ?

Le hip hop débarque en France par la danse

Animé par Alain Maneval, le déjanté présentateur rock de l'émission *Mégahertz* sur TF1, le show peut commencer. Se succèdent Phase 2, Dondi, Futura 2000, Fab 5 Freddy, Fearless 4, le DJ

Grand Mixer DST, Afrika Bambaataa, le parrain du hip hop... Des inconnus sur le territoire français, déjà des icônes dans les rues de New York. Des DJs, des graffiti artistes, des danseurs, des MCs offrent plus de deux heures de jamais vu, d'impensable, de danse et de musique venues de nulle part, un véritable cataclysme. C'est l'arrivée officielle du hip hop en France. Bernard Zekri, à l'origine du *New York City Rap Tour* et aujourd'hui directeur de la chaîne d'information I-Télé, s'en souvient encore : « À Paris, on dormait à l'Ibis de Bagnolet. On a fait trois soirs, celui au Palace était magique, inoubliable ! Les gens ne savaient pas ce que c'était. Il y avait un show du Rock Steady Crew, c'était un peu freestyle, mais ils avaient quand même un numéro... Ça pouvait durer toute une nuit avec DST aux platines. Bambaataa ne faisait jamais la même chose. Il était censé passer des disques, mais il y avait un mec qui le faisait pour lui... Au Palace, ça a commencé à 3 heures du mat', c'était vraiment l'esprit du truc, il y avait un monde considérable sur scène et dans la salle... Il y avait des gens comme l'artiste Jean-Michel Basquiat, venu à Paris spécialement pour la tournée avec le rapper Rammellzee en payant son billet. On a pris

l'avion à 7 heures du matin le lendemain dans un état lamentable... On a fait une tournée internationale et nationale : Belfort, Lyon... À Los Angeles, on a joué dans une patinoire d'une banlieue blanche, ça n'était pas une réussite.» Les quelques centaines de traumatisés en 1982 donneront naissance à des milliers d'activistes et de fans vingt-cinq ans plus tard aux quatre coins de l'Hexagone.

Bipolarité à New York

Dans quel contexte social la danse hip hop a-t-elle vu le jour? Les États-Unis vivent les années Reagan, la récession, la montée de la violence. Depuis la fin des années 1960 et jusqu'à la fin des années 1970, New York est au bord de la banqueroute financière. Manhattan, le quartier le plus branché de New York, se découvre bipolaire. Une schizophrénie à deux faces.

Lorsque Manhattan regarde vers le nord, c'est son côté uptown qui s'exprime. Spanish Harlem, le Bronx et Brooklyn sont devenus infréquentables pour une bonne partie des New-Yorkais. La violence, engendrée par des années de ségrégation

raciale, règne dans ces bas-fonds afro-américains et latino-américains. La pauvreté et l'insalubrité sont partout. La salsa, le funk et depuis peu le rap coulent de toutes les fenêtres. On organise des «block parties» où danseurs, DJs et MCs se retrouvent dans les rues, entre les ruines d'immeubles et les carcasses de voitures, pour faire la fête et oublier la misère.

Lorsque Manhattan se tourne vers le sud, c'est downtown qui frime. Principalement dans le quartier du Village, les intellectuels discutent des nouveautés de l'art contemporain, arpentent les galeries, tandis que les branchés organisent les soirées les plus tendances du moment. Tous les yeux de la planète mode sont tournés vers downtown. L'époque est punk.

Punk rock et hip hop

En 1981, le hip hop est en train de mourir dans le Bronx. « Nous avons vécu de belles années de danse, se souvient Mr. Freeze, le plus français du Rock Steady Crew. Beaucoup de jeunes avaient arrêté le B-boying parce qu'ils trouvaient ça trop salissant. Nous étions ceux qui avaient les baskets déchirées et les vêtements sales à force de danser

sur le trottoir. Ce que nous avons développé ne séduisait plus. Cette danse était déjà aux oubliettes pour beaucoup au début des années 1980. Le Rock Steady Crew était une époque révolue... sauf pour nous, les quelques irréductibles. Nous ne pouvions pas nous arrêter, de toutes les façons, nous ne savions pas quoi faire d'autre. Pas d'école, peu de liens familiaux, la danse était la seule chose qui nous appartenait vraiment ! Le hip hop ne serait jamais arrivé jusqu'en France si downtown ne s'était pas intéressé à notre art. »

Rage du ghetto, art de rue, graffiti, rap, danse, le hip hop a tout ce qu'il faut pour plaire à la branchitude new-yorkaise qui s'encanaille. « C'est l'époque de la new wave, précise Bernard Zekri, on est dans le trip des gens qui font du rock, et on voit arriver ces mecs qui portent des survêtements, qui ont une énergie différente, des gestes différents, des mots différents, une gaieté absolue. Ce ne sont pas des enfants de chœur, mais il y a zéro violence. Ils sont épatés eux-mêmes par ce qui leur arrive. Ils viennent du Bronx, au nord de New York, et ils sont aussi loin de Manhattan que moi qui viens de Paris. Tous les matins, ils descendent à Manhattan, et ils sont à la conquête du monde. » Les radios explosent au son de « Planet

Rock» d'Afrika Bambaataa et du « Message » de Grandmaster Flash. Désormais, pas une soirée branchée sans hip hop. À l'époque, les publics se mélangent, et ceux qui s'intéressent au développement de la culture hip hop sont parfois les mêmes qui développent le punk rock. Dans les clubs, aux côtés de Bambaataa, le parrain du hip hop, et des Zulu Kings Rock Steady Crew, on programme des artistes déjantés comme Nina Hagen ou les B-52's.

Hip Hop Résurrection

Le night-club The Roxy, situé 515 West 18th Street dans le quartier de Chelsea, à Manhattan, est à ce moment-là un club incontournable. Quelques années plus tard, c'est là que se tournera *Beat Street*, film culte de la culture hip hop. Le club fermera ses portes définitivement en mars 2007. En attendant, les danseurs du Rock Steady Crew touchent leurs premiers salaires alors que les battles dans le quartier se font de plus en plus rares. Une jeune femme de caractère s'attache particulièrement à trouver un écho au hip hop, c'est Kool Lady Blue. Grâce à elle, les jeunes du ghetto sont devenus VIP dans les clubs

blancs de downtown. Elle devient bientôt manager du Rock Steady Crew. C'est downtown que le hip hop renaît pour devenir encore plus fort. « Avant le Roxy, précise Bernard Zekri, il y avait le Negril, un petit club de reggae situé sur la 2^e Avenue et entre la 11^e et la 12^e Rue. On y voyait Kool Lady Blue, une Anglaise aux très beaux yeux et à la casquette en cuir, qui traînait avec Malcolm McLaren, le manager des Sex Pistols. Elle organisait les soirées où jouaient Bam et DST. Elle sentait que cette danse allait exploser, Blue a capté que les danseurs étaient sur le marché, elle s'est placée comme manager du Rock Steady. Très vite, il y a eu des problèmes de thunes et les caractériels comme Mr. Freeze...

Cette époque, c'est le moment de la grâce absolue, c'est cristal ! Ce sont les premiers moments où il y a ce truc qui n'existait pas avant, ces looks-là, ces mots-là, cette énergie-là, cette culture-là, qui se mélange avec ces filles-là, ces gens de l'art, ces fabulous people, Madonna et tout ça... Je suis dans un autre monde, heureux d'être là. »

Avec son ami Bernard Zekri, Lady Blue monte le « Roxy Tour ». New York allait montrer à Paris ce dont elle était capable. « À part Sidney qui a une émission sur la black music, précise Bernard Zekri,

il n'y a rien en France. Je convaincs mon ami Alain Maneval de me présenter le patron d'Europe 1. Je lui dis que ce sont des jeunes formidables qui ne boivent pas d'alcool, qui font du sport, qui portent des baskets... Europe 1 n'organise pas de concerts. On m'envoie vers les disques AZ, filiale d'Europe 1. «Si eux vous font des disques, il y a une cohérence et on peut faire la promo du concert.» Ils me donnent 170 000 francs [26 000 euros, *ndlr*] pour faire cinq singles. » En France, c'est donc Europe 1 et la Fnac qui produisent l'événement. Le ghetto s'envole pour le Vieux Continent. Le *NYC Rap Tour* marquera l'histoire. «Après ça, souligne Bernard, j'étais interdit de séjour chez Europe 1 puisque commercialement parlant ça n'a pas été une réussite, mais culturellement... Je suis super heureux d'avoir vécu ça. Un grand moment de bonheur. Ça a marqué les vingt dernières années. Ça a influencé toutes les autres musiques, les looks, les danses, les gestuelles. Être à la naissance d'un mouvement, c'est magique. » Crazy Legs, le président du Rock Steady Crew, se souvient de leur première tournée européenne : «Nous ne nous rendions pas vraiment compte de la chance que nous avons, ni de l'ampleur que ce show pouvait prendre. Ce qui nous importait, c'était

d'être des célébrités locales, des stars dans nos quartiers. Nous ne connaissions rien à l'Europe. Alors être connus là-bas ne signifiait rien pour nous. Nous restions tous ensemble, entre jeunes du Bronx. Pour nous, c'était comme aller faire notre party dans un autre quartier, mais un peu plus loin... Ce qui nous excitait dans cette histoire, c'était de toujours devoir trouver un meilleur enchaînement que celui du danseur précédent. C'était la seule chose qui nous importait. »

Les traumatisés de 1982

Trois dates à Paris et les dégâts sont considérables, comme en témoigne la légende vivante du hip hop français, le DJ Dee Nasty : « La première soirée m'avait traumatisé. J'étais frustré parce que je ne voyais pas les mains des DJs qui se trouvaient en hauteur. Je suis donc retourné à la deuxième. J'ai vu le Rock Steady faire un pur show, puis sauter dans le public et ouvrir les premiers cercles de défi en France. Bien sûr, aucun Français à l'époque n'était capable de répondre. Si je n'avais pas assisté à cet événement, je ne serais pas devenu ce que je

suis aujourd'hui. » Pour Solo, membre des Paris City Breakers, l'un des premiers crews de danse hip hop français, puis membre du groupe de rap Assassin, il s'agit du même traumatisme : « J'ai vu la rediffusion télé de la soirée dans l'émission *Mégahertz*. Je n'avais jamais vu ça auparavant. Certains avaient des informations sur ce qui se tramait à New York, mais c'étaient des informations officieuses. Le *NYC Rap Tour*, c'était la toute première fois que les médias nous montraient ça. Je suis tombé dedans instantanément. Le soir même, j'ai poussé les meubles et j'ai essayé de danser comme les danseurs que j'avais vus dans le show. C'est ce qui a marqué ma rencontre avec le hip hop. » Une révélation que l'on retrouve également chez le célèbre DJ Bob Sinclar : « J'ai assisté à la soirée au Bataclan, et je peux dire aujourd'hui que si je n'avais pas vu Crazy Legs et le Rock Steady Crew ce soir-là, je n'aurais pas eu le parcours que j'ai eu. Je ne serais tout simplement pas Bob Sinclar. » Le RSC a inconsciemment ouvert les portes à la culture hip hop en France et fait naître les premières vocations de B-boys en France.